

Eh bien ! ces plaisirs de l'âme, ces délicatesses du goût et du sentiment, l'homme pourrait vivre, et vivre heureux, sans les éprouver. La nature les lui prodigue par surabondance, par magnificence, par bienveillance ; ce sont les voluptés de l'autre vie apportées dans celle-ci. Là encore Dieu nous a déclaré que le bonheur est le spectacle qu'il aime.

Partout dans la création je lis ces mots : Magnificence, prévoyance, bonté. Dieu nous le signifie dans une langue universelle ; il veut que le genre humain les entende, car la vérité n'est pas plus l'apanage d'une bourgade ou d'une secte que les bienfaits de la nature ne sont la propriété d'une nation. D'où je conclus qu'il n'y a de vrai sur la terre que ce que Dieu dit à tous les hommes, et qu'il ne parle à tous les hommes que dans ses œuvres : c'est un principe sans exception.

Donc une chose est vraie, non parce qu'elle est appuyée du témoignage des docteurs, non parce qu'elle s'offre à nous avec l'assentiment du genre humain : elle est vraie parce qu'elle est la pensée de Dieu, exprimée, proclamée dans les lois de la nature.

Ces lois, les yeux de tous les hommes peuvent les voir, et aucune puissance humaine ne peut les changer. Ainsi se découvre à notre raison le principe de la certitude. Il est indépendant de toutes les puissances humaines. La vérité n'a son criterium que dans l'immuable et l'éternel.

CHAPITRE XII.

RECHERCHE DE LA VÉRITÉ DANS LES LOIS DE LA NATURE. VÉRITÉ, IMMUTABILITÉ DE CE CRITERIUM. DE L'ORDRE, PREMIÈRE LOI DE LA NATURE.

Il ne faut qu'énoncer ces idées pour en faire sentir toute l'évidence.

(ANCILLON, *Sur l'amour de la vérité*.)

Au moins est-il sûr que ce livre a le mérite de la nouveauté ; et pourtant il a été copié sur un bon vieux manuscrit, savoir : l'univers, et la nature des choses et de l'esprit humain !

(BACON, *Dédicace du Novum Organum*.)

Même je prie les lecteurs de n'ajouter point du tout de foi à tout ce qu'ils trouveront ici, mais seulement de l'examiner et de n'en recevoir que ce que la force et l'évidence de la raison les pourra contraindre de croire.

(DESCARTES, *Principes de philosophie*, t. IV, ch. ccvii.)

Pour éviter les fausses interprétations, toujours périlleuses dans un pareil sujet, nous fixerons, une fois pour toutes, le sens que nous donnons au mot *nature*.

La nature, c'est l'œuvre de Dieu.

Les lois de la nature, c'est l'ordre établi dans cette œuvre, c'est la pensée de Dieu rendue visible à nos yeux mortels.

En nous montrant ce que Dieu a fait, elles nous enseignent ce que Dieu veut.

Étudier la nature, c'est donc chercher la volonté de Dieu dans un livre écrit de la main même de Dieu. Là, point d'erreurs, point de falsifications possibles : la révélation est universelle, et le livre qui la renferme s'ouvre éclatant de gloire sous les yeux du genre humain.

Mais ces lois de la nature, comment les reconnaître ? sont-elles en moi ou hors de moi ? Dois-je prendre pour une loi de la nature l'impétuosité de mes désirs ? dois-je céder à ces penchants qui me fascinent, à ces voluptés qui me pénètrent, à ces passions dévorantes qui sont aussi une voix de la nature, et une voix si énergique qu'il lui arrive trop souvent de faire faire toutes les autres ? Voilà de hautes questions qui partagent le monde, et auxquelles certains sophistes ne rougissent pas de répondre en nous précipitant au-dessous de la brute.

Non, non, l'abus de nos facultés n'est point une loi de la nature ; car de toutes parts, dans nos excès, nous rencontrons l'amertume et le dégoût. Les désordres de l'âme et les maux du corps nous avertissent assez quand nous violons les lois de la nature ¹.

Posons les principes.

L'abus de nos facultés ne constate qu'un fait : la liberté morale.

¹ C'est ce qui a fait dire à Pythagore que les vices et les crimes sont des erreurs de calcul.

Or, de l'existence de cette liberté nous voyons naître la nécessité de la règle.

Chez les animaux, c'est Dieu qui trace la règle, et cette règle est une loi qu'aucune puissance ne peut enfreindre. Les animaux ne sont pas libres.

Chez l'homme, au contraire, c'est l'homme qui trace la règle, et qui met volontairement des bornes à sa puissance.

Il est le seul de tous les êtres à qui cette nécessité soit imposée, d'abord comme condition de son existence, puis comme condition de sa grandeur.

Voilà comment de la puissance de faire le mal est sortie pour l'humanité la nécessité de faire le bien, et c'est là qu'il faut chercher la loi de la nature.

Ainsi l'ordre est la loi de la nature : les satisfactions d'un vice, les emportements des passions, sont toujours un désordre.

La loi de la nature pour l'homme, c'est l'harmonie du physique et du moral, de l'intellectuel et du spirituel, et non le triomphe isolé d'aucune partie de lui-même.

Il ne faut pas plus désassocier le corps de l'âme que désassocier l'âme du corps. Décompléter l'homme, c'est l'avilir.

Tout ce qui blesse la moralité et la dignité de l'homme blesse la loi de la nature, qui, avant tout, veut notre moralité et notre dignité.

Ces principes sont mathématiques.

Les opérations mathématiques n'entraînent la certitude que parce que, sur un même sujet, elles présentent toujours le même chiffre. Il en résulte

un ordre éternel dont les chiffres sont l'expression.

En morale, toute corruption porte avec elle son dénoûment inévitable : le trouble, la douleur, l'éblouissement, l'avilissement, la mort. C'est là aussi un point de certitude mathématique, et il en résulte un ordre éternel dont les lois de la nature sont l'expression.

Les lois étant trouvées et formulées, la vérité devient facile. Le philosophe et l'algébriste peuvent opérer de la même manière : le dégagement de l'*inconnue* n'est plus que l'application de la formule.

Les lois de la nature sont de deux espèces : celles qui naissent en nous et qui ne sont qu'en nous, c'est-à-dire qui sont le produit des facultés de notre âme ; celles qui naissent hors de nous, c'est-à-dire qui régissent l'univers physique. Les premières sont peu nombreuses ; nous en indiquerons cinq :

LE SENTIMENT DE LA DIVINITÉ ;

LA SOCIABILITÉ DU GENRE HUMAIN,

ET SA PERFECTIBILITÉ.

La loi de perfectibilité est unie dans notre âme à deux autres lois importantes.

L'HOMME INCLINE TOUJOURS VERS CE QU'IL Y A DE PLUS BEAU.

LA VÉRITÉ SE TROUVE TOUJOURS DANS CE QU'IL Y A DE PLUS BEAU.

Les secondes, c'est-à-dire les lois qui naissent hors de nous, sont plus nombreuses ; elles sont fatales tant qu'elles s'appliquent à la matière, et morales dès qu'elles s'attachent à l'homme. En d'au-

tres termes, de chaque loi physique de la nature, Dieu fait sortir une loi morale dont notre âme seule a l'intelligence. C'est la lumière du monde ; elle brille au milieu de notre ignorance et de nos passions, comme un phare élevé sur les bords de l'Océan brille au milieu des ténèbres et des tempêtes.

« Quelles que soient leurs sources, ces lois forment un code sublime dont chaque article répond à un besoin de l'humanité : se les proposer pour modèle, c'est vouloir participer autant qu'il est en nous à la sagesse divine. Nous y tendons sans y atteindre, et par instinct plutôt que par étude, tant nos mœurs et nos préjugés nous en offusquent la vue. Et cependant nos lois ne sont justes que lorsqu'elles y touchent par quelques points. Cherchez-vous la vérité, elle n'est que là. Cherchez-vous la vertu, où donc serait-elle, cette vertu qui nous rend libres, si elle n'était dans la vérité ? Il faut que les lois de la nature passent une à une dans nos législations humaines, sans gloses ni commentaires. Les peuples n'ont rien à espérer tant qu'elles resteront inconnues ; mais une fois recueillies, mais une fois proclamées, la liberté du monde en sortira.

A défaut d'un code complet, trop au-dessus de mes forces, je vais essayer d'en tracer quelques ébauches. J'écris les premiers feuillets d'un livre dont toutes les pensées sont de Dieu ; et ces pensées divines, je les traduis dans une langue mortelle, sans énergie, sans couleur, et riche seulement pour expri-

mer le mensonge ; je peins le soleil avec les ombres, et la vie avec le néant.

Et toutefois le courage ne me manquera pas. Je ne me plaindrai ni de ma faiblesse ni de mon insuffisance : sous les regards de Dieu, je serai puissant, je serai vrai à sa lumière ; et si l'erreur venait à pénétrer dans cet ouvrage, je veux donner moi-même les moyens de la reconnaître.

J'écrirai donc au frontispice du livre :

Tout ce qui ne comprend que les intérêts d'un homme, d'un corps ou d'une nation, n'est pas la loi de la nature.

Le caractère invariable de la loi de la nature, c'est la CONVENANCE UNIVERSELLE.

CHAPITRE XIII.

DU SENTIMENT DE LA DIVINITÉ. LOI MORALE DE LA NATURE.

Tu ne feras jamais bien aucune chose purement humaine, si tu ne connais les rapports qu'elle a avec les choses divines ; ni aucune chose divine, si tu ne connais les liens qui l'unissent aux choses humaines.

(MARC-AURÈLE.)

Nous avons besoin, parmi nos erreurs, non d'un philosophe qui dispute, mais d'un Dieu qui nous détermine dans la recherche de la vérité.

(BOSSUET, *Sermon* pour le deuxième dimanche de l'Avent, p. 243.)

Tous les phénomènes de la nature révèlent une force reçue et une impulsion donnée. Ils ont une action et point de volonté ; mais chaque action a sa règle qui constitue la durée des choses, comme l'ensemble de toutes les règles constitue l'ordre universel.

Ces règles sont à la fois si précises et si constantes, qu'il suffit à un homme de génie d'en saisir un anneau pour en imaginer la chaîne. L'élève qui voulut tromper Linné en lui présentant une plante composée des fragments de plusieurs autres plantes, ne se doutait pas que la tromperie était impossible, parce qu'elle brisait, aux yeux du maître, les lois

organiques de la nature. Toutes les formes, tous les mouvements de la matière se développent géométriquement, et la science les résume par des lignes, des chiffres, des affinités et des attractions. Mettez entre les mains de Cuvier un os inconnu, et son génie reconstruira l'animal tout entier. Il a existé un jeune homme qui, par la seule appréciation des forces attractives nécessaires au mouvement des astres et au repos du soleil, osa avancer qu'il manquait plusieurs planètes à notre système ; et du fond de son cabinet, il marquait hardiment dans le ciel la place où Herschell devait bientôt les chercher et les découvrir.

Ce jeune homme qui calculait si bien les forces du soleil, se nommait Kant. Plus tard, on le vit pénétrer les ténèbres de la métaphysique, et porter dans l'âme humaine cette lumière divine qui l'avait guidé dans le ciel ¹.

Des faits qui précèdent, nous pouvons tirer ce double principe : 1° que la matière n'est pas libre ; 2° que les lois qui la maîtrisent annoncent une intelligence qui n'est point en elle. Nous ne cherchons point en ce moment quelle est cette intelligence, il nous suffit de savoir que dès l'origine des choses, la matière fut soumise à une pensée dont elle a gardé l'empreinte et subi la volonté. Cette pensée, cette volonté, nous l'avons appelée loi de la nature.

Toutefois, une exception se présente. Comme être

¹ Voyez *Histoire naturelle du ciel ou Mécanique céleste*, par Kant.

moral, l'homme est libre des lois qui enchaînent le monde. On le croirait abandonné, tant il est libre. Les désordres du genre humain et l'ordre de l'univers prouvent en même temps la liberté et la loi. Observez la masse entière des êtres créés : chaque espèce entre en naissant dans une sphère qu'elle doit nécessairement parcourir. Sa vie est écrite d'avance dans le livre de la nature. L'homme seul, bien qu'enchaîné par les lois de la matière, reste cependant libre de céder à ses passions ou de les subjuguier, de se poser un principe et de lui obéir. Rien ne le circonscrit, rien ne l'oblige : il peut dire oui et non, aller ou ne pas aller, faire ou ne pas faire, vivre ou ne pas vivre ; il peut, à lui seul, ce que peut tout le reste de la création, et encore au delà. Liberté fatale, qui nous précipite de crime en crime ; liberté céleste, qui nous élève de vertu en vertu. O mortel, saisis cette couronne ! Ta liberté, c'est la puissance souveraine ici-bas et l'immortalité dans le ciel. Libre au sein de cet univers soumis, tu peux recevoir comme une lumière les pensées divines, qui ne te sont pas imposées comme une loi. Dieu, en te plaçant au milieu de son œuvre, t'a donné la vérité en spectacle. Il déroule sans cesse devant toi les pages toujours renaissantes de ce livre, où il a gravé en lettres immortelles ce qu'il est et ce qu'il veut. Et ces pages expriment la même pensée et parlent la même langue aux deux extrémités du monde : elles ne renferment qu'une religion, qu'un amour et qu'une vérité.

Les conditions de l'existence ne sont donc pas pour l'homme ce qu'elles sont pour les animaux : la vie des animaux n'est que l'accomplissement d'une volonté qui n'est point en eux, et à laquelle ils ne peuvent échapper : la vie de l'homme, c'est la soumission à la loi qu'il se fait lui-même ; mais cette loi, il doit se la faire : il doit poser la limite du mal, puisqu'il a le pouvoir du mal ; Dieu ne lui impose que cette obligation, mais il y attache l'existence et la prospérité de l'espèce.

La nécessité de se régler lui-même est la première loi qui appelle l'homme à la vertu : il y est conduit par ses besoins, par ses intérêts, et par toutes les facultés de son intelligence et de son âme.

Telle est l'origine des codes de morale et des législations qui se partagent le monde. Ils sont une nécessité de notre nature, une des lois de notre être et la marque de notre grandeur. Il faut remercier le ciel, qui a fait de l'existence morale de l'homme la condition irrémédiable de son existence physique.

Aussi cette loi est-elle exécutée plus ou moins largement sur toute la terre habitée. Partout où vous rencontrerez deux familles, vous êtes sûr qu'il y a une règle établie ; et cette règle n'est pas, comme on l'a écrit, une atteinte à la liberté de l'homme, elle est au contraire la preuve et le témoignage de cette liberté : bien plus, elle est l'accomplissement d'une loi.

Ainsi la moralité de l'homme est la preuve de sa liberté, comme sa liberté est la preuve de son immortalité.

La matière n'est pas libre, avons-nous dit, et cependant l'homme est libre ; donc il y a quelque chose dans l'homme qui n'est pas matière : voilà comment sa liberté témoigne de son immortalité.

Remarquez que si la nature ne soumet l'homme à aucune loi, elle lui montre de toutes parts les lois auxquelles elle est soumise. Elle établit une harmonie entre ces lois et les facultés de notre âme, et elle nous force ainsi à remonter jusqu'à Dieu, source éternelle de vérité.

Le point d'appui du monde moral, c'est Dieu. Il faut que notre âme le cherche et le contemple : hors de là, l'homme ne se repaît que d'illusions et de mensonges, et sa vaste intelligence ne sert qu'à le précipiter dans le néant.

Aussi le sentiment de la Divinité est-il la première loi morale de la nature. C'est comme l'instinct de notre être, et cet instinct s'exprime dans tous les cultes qui se partagent le monde. Nous ne jugeons point ici ces cultes, plus ou moins éclairés, plus ou moins barbares ; nous les réunissons pour former la voix du genre humain, et constater le sentiment, c'est-à-dire la loi.

Ceux qui pensent que Dieu ne peut être connu que par une révélation ne se doutent guère que la révélation se renouvelle à chaque naissance. Le temple de Dieu n'est ni ce globe de poussière, ni ces soleils de feu, ni le temps, ni l'espace, ni l'infini ; c'est l'âme humaine. Nous ne voyons Dieu hors de nous que parce qu'il est en nous.

En effet, le spectacle de la nature vient de la nature à l'homme, du dehors au dedans ; mais il n'apporte rien avec lui que des tableaux. Au contraire, la pensée de Dieu va de l'homme à la nature, du dedans au dehors ; mais elle apporte avec elle la vie et la puissance. Ainsi la pensée de Dieu n'est dans ce monde que parce que l'homme l'y a mise : voilà pourquoi elle est universelle ; sa source, c'est le genre humain. Partout où il y a un homme, Dieu se manifeste, Dieu apparaît.

Si vous voulez connaître le véritable caractère de la Divinité, n'interrogez ni les religions ni les docteurs. Laisant tous les peuples à leurs cultes, observez le sentiment à son origine, dans les jours d'innocence, et à son point de perfection, dans les lumières de la sagesse ; ces deux extrémités se rencontrent dans la même révélation : un sentiment d'amour pur, seul encens de l'âme qui soit digne de Dieu.

Le sentiment de la Divinité est donc la première loi morale de notre nature. Sans lui nous ne verrions rien, nous ne saurions rien ; nous ne comprendrions rien. Le flambeau s'allume au fond de notre âme, et couvre de ses reflets lumineux et l'homme et l'univers.

En vain on objecte que ce sentiment, n'étant pas universel, puisqu'il y a des athées, ne saurait être une loi de la nature. Cette objection ne nous touche guère : on peut perdre les yeux de l'âme comme les yeux du corps ; les cécités morales ne sont pas plus

rare que les cécités physiques. Dès lors que devient l'argument ? L'incrédulité de l'aveugle qui nie la lumière sera-t-elle appelée en témoignage contre l'existence du soleil ?

Nier la lumière, ce n'est pas l'anéantir, c'est tout simplement dire qu'on ne possède pas les organes qui voient la lumière, c'est se déclarer incomplet.

Et en effet, qu'est-ce qu'un athée ? un homme, moins toutes les facultés qui élèvent l'homme à Dieu. Or, ces facultés existent : témoin Socrate, témoin Fénelon, témoin Newton, témoin Bernardin de Saint-Pierre, témoin le genre humain tout entier. Quelle triste mutilation cet homme a-t-il donc exercée sur lui-même ? Pour nier Dieu il lui a fallu retrancher de son être et le sentiment de l'infini, qui n'a point d'aliment sur la terre ; et le sentiment du beau, dont l'idéal ne se trouve nulle part ici-bas ; et le sentiment moral dont la récompense doit être dans une autre vie, puisque dans celle-ci il ne rencontre que le poison et la croix. L'infortuné ! il a tout effacé, tout étouffé, jusqu'à sa conscience, puisque sa conscience est une révélation du pouvoir invisible, jusqu'à sa raison, puisque la raison n'explique rien sans le secours d'un premier moteur. Le voilà tel qu'il s'est fait lui-même, réduit à cette froide intelligence, dont il est si fier, et que cependant il partage avec les animaux. Il n'y a plus que la faculté de nier qui le sépare de la brute.

Ainsi privé de ses facultés divines, l'homme n'est

plus qu'un morceau de matière emprunté pour un moment au globe qu'il habite. Il pèse ici-bas le poids de son attraction, ne comprend que le visible et ne cherche que le fini. Ne vous semble-t-il pas voir cet ange de la légende qui, pour s'être trop attaché aux choses de la terre, vit tout à coup tomber ses ailes, et perdit en même temps la puissance et la volonté de prendre son vol vers le ciel ?

Si donc l'homme qui repousse l'idée de Dieu est un être incomplet, si en portant sur lui une main impie il se retranche tout ce qui l'élève au-dessus des animaux, il faudra bien avouer que le sentiment de la Divinité est une loi de notre nature, et précisément la loi qui nous fait hommes.

Voilà l'origine des religions. Dieu lui-même a posé les fondements de tous les temples du monde dans l'âme humaine, en y faisant naître le sentiment qui le révèle. C'est ce sentiment universel qui constitue la grande famille humaine, et de tous les peuples ne fait qu'un peuple. L'unité du genre humain s'établit à la lumière de l'unité de Dieu.

Pour bien comprendre la portée de cette loi, il faut l'étudier dans les institutions morales et politiques de l'univers, dont elle est la base indestructible. Partout l'homme s'en fait une force contre ses passions mauvaises et une récompense pour ses vertus. Il lui élève des monuments dans ses codes, dans ses philosophies, dans ses sciences : il la publie même en la niant. Les sophistes qui veulent nous avilir ne manquent jamais d'étaler les infirmités et

les misères humaines. C'est la marque de l'homme, disent-ils ; non, non, c'est la marque de la chair, et de toute chair. La marque de l'homme, la loi de sa nature, ce n'est pas la loi qui l'anéantit, mais la loi qui le fait vivre : ouvrez-vous, portes de l'éternité, ne nous cachez plus la lumière ; ouvrez-vous devant l'homme qui veut voir son Dieu !

Nous osons le dire, quiconque repousse cette vérité ne s'isole pas seulement de Dieu, il s'isole aussi de l'homme. Se séparer du ciel, c'est se séparer de l'humanité.

Gravons donc hardiment sur la première page de notre code :

SENTIMENT DE LA DIVINITÉ,

PREMIÈRE LOI MORALE DU GENRE HUMAIN.